

ASSAINISSEMENT DE MONTRÉAL. (1)

Je crois inutile de discuter l'opportunité d'un laboratoire municipal. Tout citoyen est intéressé au même degré dans cette question. Nous savons que c'est par l'aliment que nous entretenons la vie. Nous savons que la sophistication des aliments, cet art éhonté, qui se glisse partout, empoisonne tout et devient, par la multiplicité de ses transformations, une sorte de protéine insaisissable, mérite au plus haut degré d'éveiller la sollicitude de l'hygiène municipale.

Je ne puis faire mieux ici, pour vous donner une idée des ruses de l'industrie moderne, que de citer ce qu'écrivait notre distingué Collègue de la Société d'Hygiène, monsieur C. A. Pfister :

“C'est surtout l'ouvrier, le petit marchand, l'employé, le petit propriétaire, le paysan, le peuple enfin qui souffre de cet état de choses. C'est lui qui consomme en guise de thé les feuilles de prunier colorées avec du bleu de prusse ; c'est lui qui boit en guise de café de la chicorée, fabriquée elle-même avec de la sciure de bois. C'est encore lui qui croit prendre du chocolat en absorbant de la dextrine. Pauvre berné, il s' imagine, en croquant de petits harengs conservés dans l'huile de graine de coton, manger des sardines à l'huile d'olive. Il poivre avec des poussières étranges la viande qu'il a fait cuire dans des vases *étamés* avec du plomb. Il achète des confitures fabriquées avec de la gelée d'algues ou de fucus, sucrées avec de la glucose puis parfumées avec de la nitrobenzine. Son vinaigre ne doit sa force et sa conservation qu'à l'acide sulfurique qu'il contient, et cet acide sulfurique renferme invariablement de l'acide arsénique. Le pain blanc, qu'il croit payer bon marché, a été fabriqué avec des farines avariées auxquelles l'alun a redonné du ton et du corps.

“ Nous pourrions multiplier ces faits a

l'infini, mais là n'est pas notre but. Nous ne voulons que faire ressortir ce côté fâcheux de l'état de choses dont nous parlons : ce sont précisément les travailleurs, ceux que le labeur absorbe et réclame toute la journée, qui pâtissent par dessus tout. Ils achètent au jour le jour et n'ont ni le temps, ni les moyens de vérifier la valeur des denrées.”

* *

Guidé par le désir de répandre un peu de lumière sur les causes de la mortalité de Montréal, j'ai essayé de démontrer les imperfections et les lacunes de notre organisation d'hygiène municipale. J'ai dit nettement ce qui est utile au public de savoir et ce qui lui est dangereux d'ignorer, prenant en cela résolument les intérêts sanitaires de Montréal.

En résumé je dirai :

1o En l'état actuel, le Bureau de Santé de Montréal ne rend pas à la Salubrité publique tous les services qu'on est en droit d'en attendre parce qu'il n'a pas les éléments qui lui sont indispensables pour assurer son bon fonctionnement.

2o Le chiffre élevé de notre mortalité doit être imputé à l'insalubrité de notre ville.

En effet, notre chiffre de mortalité y est plus considérable qu'ailleurs ; et cela se conçoit par l'incurie où se trouve notre hygiène municipale.

Pour remédier à cette évidence tragique, il faut les efforts assidus d'une bonne hygiène ; il faut, par conséquent, une réorganisation de notre Bureau de Santé ; il faut un Bureau de Santé qui prenne l'initiative et reçoive de l'autorité municipale tout le renfort possible ; il faut, par conséquent, des hommes spéciaux et dévoués qui se constituent les conseillers de l'autorité municipale ; il faut que ces voix autorisées soient écoutées dans leur interpré-

(1) Suite voir page 68 de ce journal.